

Thibault Bérard
LES ENFANTS VÉRITABLES



Les Enfants véritables

Du même auteur

Il est juste que les forts soient frappés, Éditions de l'Observatoire, 2020 ;
J'ai Lu, 2021.

Thibault Bérard

Les Enfants véritables

L^Éditions de
L^Observatoire

ISBN : 979-10-329-1420-5
Dépôt légal : 2021, avril
© Éditions de l'Observatoire/ Humensis, 2021
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*À ma femme,
À nos parents,
À nos enfants.*

I

Maman par accident

1. Les enfants véritables
2. Une fête
3. Les petites maquettes de César
4. Le mystère Camille
5. Sauve-moi
6. Tout ira bien
7. Paul en suspension
8. Les vraies mamans

II

Maman d'adoption

1. À mon enterrement
2. Une fête
3. L'épreuve de Diane
4. Simon sans manteau
5. Sauve-moi
6. Tout ira bien
7. Solène en suspension
8. À mon fils

III

Maman dans le désordre

1. Jour de départ
2. Une fête
3. L'amie de Cléo
4. Louise et le cafard
5. Sauve-moi
6. Tout ira bien
7. Théo en suspension
8. Soir de première

*« Quand il est né, il pesait quatre kilos...
quatre kilos de la chair de sa mère.*

*Mais aujourd'hui, il pèse neuf kilos, et tu
sais ce que c'est, ces cinq kilos de plus ?*

*Ces cinq kilos de plus, c'est cinq kilos
d'amour. Et pourtant, c'est léger, l'amour ! »*

Marcel Pagnol, Fanny.

Première partie
Maman par accident (Camille)

*

— Diane —

1

Les enfants véritables

11 juin 1995

– Mais Papa, on est d'accord, c'est moi ton enfant véritable ?

Paul sourit sous son bonnet. « On est d'accord. » Cette gamine, elle ne s'arrête jamais. Va savoir où elle est allée chercher cette histoire d'enfant véritable... Peut-être sur le dos d'un livre, dans la bibliothèque ? Ça lui dit vaguement quelque chose. De sa main gauche, il serre plus fort le morceau de bois qu'il sculpte et, de l'autre, il jette trois coups de canif rapides sur l'écorche tendre, afin de se donner une idée de la forme voulue, pour plus tard. Entre ses doigts de bûcheron, la figurine paraît minuscule... Il la fait tourner un moment sous le soleil d'été, devinant du coin de l'œil les montagnes qui les entourent, lui et sa fille. Sa Cléo.

Cléo s'est juchée sur un rocher plat bien chaud, au-dessus de lui, ses chaussures de randonnée délassées dans l'air – elle les agite comme deux petites balles au bout de ses mollets ronds, pour faire sentir à son père qu'elle est impatiente d'entendre sa réponse. Il parle peu, elle le sait, mais quand les mots viennent, il faut se tenir prête. Car les choses qu'il dira, elle ne les entendra de personne d'autre.

Et certainement pas de moi. C'est-à-dire sa mère. Je ne suis pas dans le paysage, ni au sens propre ni au figuré : en ce moment, je dois me trouver quelque part entre Paris et Trouville, enfin à plusieurs centaines de kilomètres du petit village perdu dans la vallée de l'Ubaye où Paul élève notre fille.

Du reste, même si j'avais été physiquement présente, comme cela m'arrive quatre ou cinq fois par an (avec, à bien y réfléchir, une certaine régularité dans la saisonnalité de mes retours au foyer), je resterais étrangère au monde intérieur de Cléo. Je n'en suis pas fière – comment le pourrais-je –, mais je me targue au moins d'être lucide. Tout comme elle, du reste. Du haut de ses sept ans, elle a très bien compris qu'elle avait un père-chêne, sur lequel elle peut s'appuyer pour grandir, et une mère-herbe-folle, dont elle ne peut que suivre du regard les gracieux envols et les atterrissages en catastrophe, sans espérer beaucoup plus qu'une conversation sur le dernier roman qu'elle a lu ou des conseils sur la façon de se tenir à un dîner. Pour ce que Cléo connaît des dîners...

Je ne peux certainement pas dire que ma fille me comprenne ; à son âge, ce serait impossible. Et puis, me comprendre, c'est la spécialité de Paul. Tout, de ses bras immenses lorsqu'ils s'ouvrent pour *encore une fois* me recueillir à son front qui reste droit comme pour m'indiquer qu'il n'attend pas d'excuse ni même d'explication, semble dire cela de lui : Paul accepte tout, comprend tout, les bonnes et les mauvaises surprises de la vie – et cette femme bizarre qui est la sienne.

Je me dis parfois que, s'il avait eu le choix, il aurait préféré tomber amoureux d'une autre que moi, une personnalité plus à son image, stable, fiable ; mais voilà, ça ne s'est pas présenté ainsi.

En pur montagnard, Paul sait que la seule manière de survivre à un environnement hostile est de s'y adapter.

Contrairement à moi, sa fille n'a rien d'un environnement hostile ; aussi, s'adapter à elle ne lui cause-t-il aucune difficulté. Avec des gestes lents (la petite le soupçonne d'en faire un peu trop, pour coller à son image de Levine sculpteur), il repose la figurine de bois entre ses pieds nus, orteils en éventail.

Il a choisi de s'asseoir dans ce trou d'ombre, sous le rocher où trépigne sa gamine, pour la qualité de l'herbe qu'il offre ; cela lui fait un coussin de verdure acceptable pour travailler. Il n'aime rien tant que façonner au milieu de ses montagnes.

Un soupir, très doux. Il regarde ses mains, ses grandes mains qui le font vivre et lui permettent d'assurer la subsistance de son foyer, entre travaux de charpente, bidouillages divers, maçonnerie fine et traite des brebis, sans oublier la modique somme qu'il perçoit en tant que pompier volontaire. Il les regarde longtemps, ces mains dont il dépend, et puis il dit :

– « Véritable », qu'est-ce que ça signifie, selon toi ?

Cléo lève les yeux au ciel. Dans sa tête, du matin au soir, elle passe son temps à faire des paris.

Si je vois une marmotte, il y aura de la tarte aux mûres pour le dessert.

Si le voisin vient nous emprunter des œufs, l'école sera fermée demain.

Si je pose une question à Papa, il répondra d'abord par une autre question.

Elle attend, docile.

Pour tout ce qui compte, Paul est une personne assez *irréprochable*, mais je suppose que notre petite Cléo pourrait trouver qu'il lui fait un peu trop souvent gagner ce dernier pari avec elle-même. Au-delà du fait que ça la met en colère, cela vient précisément contrarier l'un des rares traits de caractère qu'elle tient de moi : son goût de l'inattendu. Sa passion pour

l'aventure – celle qui l'attend peut-être, partout, au saut du lit, quelque part dans ces montagnes qu'elle connaît par cœur mais aussi, pourquoi pas, bien au-delà, « par-delà les vallées et les montagnes », comme disait ce conte que lui racontait son père !...

– Papa ! se contente-t-elle de dire d'un air faussement fâché, sachant bien que cela suffira.

Et en effet, ça suffit : Paul réprime un rire sec, une sorte de hennissement tranché à la racine, et plaque ses deux mains sur ses cuisses. En pensée, Cléo gagne un nouveau pari, mais celui-là la ravit : *Si Papa pose les mains sur ses cuisses, il dira les choses que personne d'autre ne dit*. La vérité, en somme.

– Cette famille compte trois enfants, Cléo, tu le sais. Et je peux t'assurer, greline grenadine, que ton frère et ta sœur sont tout aussi « véritables » que toi.

Elle fronce son nez rond en signe de désapprobation muette. Cléo n'a rien d'une rebelle, et il ne lui viendrait jamais à l'esprit de s'opposer à son père, qu'elle vénère. En revanche, à vivre toute l'année dehors comme, disons, une sauvagienne, elle n'a guère l'habitude de camoufler ses impatiences.

Paul s'en rend compte, bien sûr ; il a choisi d'entrer dans le sujet en enfonçant la première porte ouverte, et il se doutait que Cléo s'en irriterait. Mais il feint de ne rien voir, sachant qu'il a le temps avec lui. C'est sa plus grande force : il a appris, Dieu sait comment, à faire du temps un *allié*. J'avoue que ce secret-là, j'aurais aimé le mettre en bouteille pour mes vieux jours, moi qui ai tant perdu de temps.

Mais chut, Paul reprend :

– Si tu dis « véritable » parce que c'est de mon sperme que tu es née, je ne peux pas te contredire, reprend-il de sa voix calme. C'est bien de moi que ce sperme est sorti, un jour que je faisais l'amour avec Diane, c'est-à-dire ta mère, et c'est dans l'ovule de ta mère qu'un spermatozoïde est allé se nicher, pour...

– Papa !

Ce « Papa » est différent du précédent. J’y perçois de la Cléo enjôleuse, cette fois, ou du moins théâtrale – ce qui, forcément, m’intéresse au plus haut point puisque cela nous fait un autre lien possible. Elle feint la gêne, et même l’agacement, pour ne pas dire ce que hurlent ses mignonnes chaussures délassées en se balançant en rythme avec le vent du soir : qu’elle est terriblement fière d’avoir un père qui l’éduque de cette manière-là, sans jamais rien lui cacher des choses de la vie, un père brut de fonderie. Quand elle évoque des sujets d’adultes, ses copines de l’école lui paraissent tellement gourdes, en comparaison !

Paul ne ment pas. Dire « jamais » serait excessif, cependant – mais nous y reviendrons.

– Bon, tu as compris ce que je veux dire. Donc, si c’est ça que tu entends par « véritable », alors d’accord, tu es la seule. *L’unica*, comme aurait dit ton grand-père !

Dans l’élan, il donne libre cours à cette joie de vivre qu’il porte en lui comme un trésor trop précieux pour être fréquemment dévoilé, se mettant à chanter de sa voix de marbre « *Figlia ! Mio Padre !* » sur l’air de *Rigoletto*, un opéra qu’il adore depuis toujours. Main sur le cœur, il envoie à sa princesse des hauteurs quelques tonnantes bouffées de tendresse, jusqu’à ce qu’elle capitule en éclatant de rire.

– Voilà, reprend-il. En revanche, si, avec ton « véritable », tu emploies le mot pour ce qu’il est, comme un marteau qu’on utilise comme un marteau et rien d’autre, alors je dois te dire, ma fille, que tu te mets le doigt dans l’œil ». Et même pire !

– Je voulais juste dire...

– Je comprends ce que tu voulais dire. Maintenant, explique-moi : comment une petite tête si bien faite peut-elle abriter une question aussi stupide que celle qui consiste à savoir

si elle est ma véritable enfant ? C'est une question à récolter une gifle, ça !

Ah, mon Paul. Je l'aime encore plus quand il tend ces piteuses tentatives de pièges, embuscades si naïves pour qui le connaît un peu et sait donc qu'il est incapable, parfaitement incapable, de la moindre violence envers sa fille...

La posture, il faut l'admettre, est soignée : sous ses sourcils fournis, ses yeux ont viré au noir et il a levé un long doigt de prêcheur vers le ciel, bandant au passage les muscles de son bras. Il est si colossal qu'on le croirait capable de fendre un fragment de la montagne d'une pichenette. Non, vraiment, c'est bien imité.

Tout au fond d'elle-même, Cléo sait que c'est du chiqué, mais ma fille est tout sauf idiote et, si elle ne peut pas soupçonner sérieusement son papa de la menacer d'une gifle, elle est très consciente du fait qu'une certaine *brutalité* vit en lui, menant une existence indépendante de la sienne, comme un feu qui couvrirait sans qu'on ait besoin de l'alimenter – et, surtout, sans qu'on puisse espérer l'éteindre. Gare à qui l'éveillera !

Aussi Cléo s'est-elle crispée sur son rocher plat, secouant la tête et faisant voler du même coup ses bouclettes, ce qui ne manque pas de charmer son grand nigaud de père.

Lequel se radoucit aussitôt.

Il ramasse sa statuette, la brosse d'un nouveau coup de canif et dit :

– César est mon enfant véritable tout autant que toi, et tu n'es pas plus mon enfant véritable que Solène. Vous êtes tous les trois ce qui rend ma vie plus belle, et ce qui lui donne à la fois son sens et sa direction – c'est-à-dire sa vérité. Tu comprends ça, jeune fille myrtille ?

Cléo hoche la tête en mesure, même si je doute qu'elle ait bien suivi la fin de la phrase. Il faut dire que quand son propos

s'aventure soudain sur ce genre de chemins de traverse, Paul est proprement déroutant. Nombreux sont ceux, au village, qui le prennent pour une simple brute douée de ses mains, voire qui le croient doté d'un talent d'origine plus ou moins surnaturelle... À mon avis, ils sont loin du compte : si Paul peint et sculpte avec autant de grâce, c'est parce que son esprit ne reste jamais en repos, *jamais*, et que c'est bien son esprit qui conduit sa main. Cet esprit peut paraître assoupi dans le refuge de son corps massif et calme, mais c'est un leurre.

Après tout, il fallait une belle dose d'intelligence à Paul pour apprivoiser César comme il l'a fait. Qui d'autre y aurait réussi ?

Cet enfant... C'était une ombre, un chat pelé. On ne pouvait pas le comprendre. Je n'aurais certainement pas pu. À partir du moment où il a commencé à tourner autour du chalet - à bonne distance, bien sûr -, je l'ai pris en grippe. Il avait sept ans, huit peut-être, des vêtements sales et déchirés, une silhouette un peu tordue. Il nous épiait, il venait voler des objets sur notre terrasse, il coulait sa carcasse jusque sous nos fenêtres et, dès qu'on le surprenait, il filait à toutes jambes.

Et puis il revenait. C'était juste avant que je ne tombe enceinte de Cléo ; à cette époque-là, j'étais plus sédentaire, et je pouvais rester presque toute une année aux côtés de Paul sans qu'il ait à redouter de trouver à l'aube un mot sous son oreiller, ma petite valise rouge envolée et moi avec.

Étant plus présente, j'avais aussi moins tendance à lui abandonner les rênes. J'ai essayé de savoir ce que nous voulait ce gamin, dont la vision m'inspirait presque de la répulsion. Je l'appelais, il s'enfuyait. J'en suis venue à le menacer d'appeler les gendarmes s'il continuait à nous importuner.

Oui, c'est ce que j'ai fait. Je ne suis pas quelqu'un de très bien, voyez-vous, et à l'époque c'était pire, bien pire qu'aujourd'hui. Du moins je l'espère.

Le petit, étonnamment, ne répliquait même pas à mes assauts. Il se contentait de m'opposer ce visage idiot, au regard vague et aux traits crispés par quelque terreur aveugle, avant de filer. Pour revenir le lendemain.

Paul, lui, ne disait rien. Il regardait aller et venir ce tout jeune garçon bizarre sans tenter quoi que ce soit. Il l'observait.

Un soir que, l'ayant vu surgir d'un buisson, je m'élançais pour le chasser, Paul m'a arrêtée d'un geste ferme. Il a souri. Il s'est tourné vers le garçon. Il a fourré ses mains dans ses poches, et il s'est mis à siffloter en marchant dans sa direction.

Comme si c'était très drôle, ce qui se passait. Comme si c'était l'occasion d'une bonne blague.

Et cela a suffi à mettre le petit César en confiance. Lui qui paraissait incapable de nouer un contact humain, et dont les yeux roulaient comme des billes dès qu'on cherchait à capter son attention, a observé Paul avec une expression calme, concentrée, qui m'a surprise.

Puis, sans le lâcher du regard, César s'est assis sur le tertre bordant notre chalet. Hypnotisé par l'air joyeux qui sortait des lèvres de mon homme.

Paul, toujours sifflotant, s'est installé à ses côtés.

Je n'ai jamais su ce qu'ils se sont dit, mais Paul m'a appris ensuite que le gamin vivait plus haut dans la montagne, seul avec son père, un ivrogne qui le maltraitait. Au fil de ses venues, il avait repéré notre chalet et, un soir, il avait entendu Paul jouer de l'harmonica.

— Et ça lui a donné envie de vivre dans une maison où on joue de l'harmonica, a conclu Paul.

Comme si c'était d'une logique implacable.

Moi, ça ne me paraissait pas du tout logique. Mais je n'étais pas au bout de mes peines, puisque je n'avais même pas compris que, par cette simple phrase, Paul venait de me signifier sa

ou si, comme à elle, certains détails étaient restés obscurs... et lui qui souriait, fanfaron, pour lui répondre que bien sûr, il avait tout compris, tout ce qu'il y avait eu à voir et peut-être plus !

Théo, lui, tenait Louise sur ses genoux, et il avait calé ses grandes mains sur les siennes, enthousiastes, papillonnantes, de telle sorte qu'ils applaudissaient d'un même geste.

Leurs yeux à tous luisaient dans le noir, fusaient à travers l'espace pour m'atteindre.

Alors j'ai imaginé ceux de mon père, luisant dans un autre noir, fusant à travers un autre espace, mais eux aussi posés sur moi.

Les miens. Tous les miens. Je les ai contemplés longtemps, fière, sûre de ce que j'avais accompli et rêveuse déjà à l'idée de ce qui m'attendait d'autre.

– Bravo, Maman !

Je ne sais pas lequel des trois enfants a crié ça ; leurs trois voix, indistinctes, se fondaient en une seule dans mon esprit chahuté de bonheur.

Peu importe lequel, j'ai pensé. Les trois étaient là pour moi. Ce cri, leur cri, me rendait tout ce que j'avais pu donner et plus encore. Ce cri m'appartenait ; j'ai décidé que je le garderais à l'intérieur de moi, en prévision de jours peut-être moins favorables.

Du bout des doigts, j'ai envoyé un baiser à mes trois enfants – et en cette ultime seconde furieuse et claire, vrombissante, entre ombre et lumière, j'étais Maman absolument.

Remerciements

À toutes les personnes qui m'ont fait la joie de lire mon précédent et tout premier roman, « *Il est juste que les forts soient frappés* », et de m'en dire ou écrire un petit mot, par mail, ou via les blogs et réseaux sociaux, ou encore par courrier*...

De tout cœur, merci à vous toutes et tous. À chaque fois, vos retours de lecture m'ont bouleversé, bien au-delà de ce que j'ai pu en montrer. Vous avez transformé l'esquisse d'un geste intime, un peu fou et impétueux, en une magnifique aventure partagée.

Merci aussi aux représentants, libraires, bibliothécaires, documentalistes, organisateurs de salons et journalistes qui ont contribué à faire vivre cette aventure, et merci à mes chères éditrices, les z'olives, qui m'ont si bien accompagné de l'une à l'autre.

Merci de tout cœur à mon épouse qui, non contente de me soutenir tout le long de l'écriture, m'a autorisé à lui inventer une enfance.

Et pour finir, merci à toutes celles et ceux qui viennent à l'instant de fermer ce livre, et nous rejoignent à la fête. On n'attendait plus que vous.

* J'ai malencontreusement égaré les enveloppes de deux d'entre elles, à qui je n'ai donc jamais répondu ; j'espère qu'elles se reconnaîtront ici !